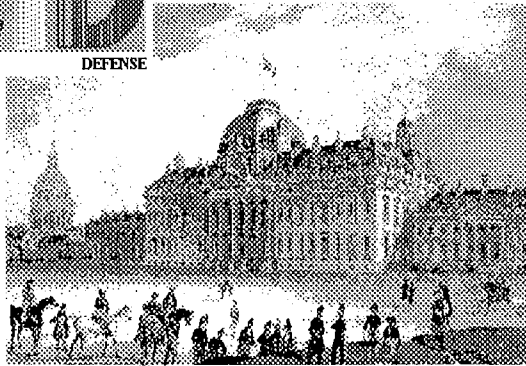


J 228.251

COLLEGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE



MEMOIRE DE STRATEGIE

LA STRATEGIE DE LA GUERRILLA APPLIQUEE EN AFGHANISTAN

Lieutenant-colonel Olivier de La Motte

Collège Interarmées de Défense

Division C - groupe C3

Mars 1998

Résumé

On peut affirmer que la guérilla relève de la stratégie militaire dans la mesure où elle concerne l'usage de la force pour arracher une décision politique. C'est bien un art particulier d'organisation de la violence dans la conduite de la guerre, qui va au-delà d'une simple pratique et dépasse aussi le niveau tactique. Si elle apparaît souvent comme un élément déterminant de la victoire, elle mérite aussi son nom de « petite guerre » par le fait qu'elle n'en est pas le seul facteur. Elle participe à une stratégie plus globale.

TABLE DES MATIERES

1. LA GUERILLA : THEORIES ET PRATIQUES.	3
1.1 QU'APPELLE-T-ON GUERILLA ?	3
1.2 LES INSURRECTIONS DE NOTRE SIECLE PERMETTENT D'ENONCER QUELQUES PRINCIPES SUR LA GUERILLA.	3
1.3 L'ENVIRONNEMENT DANS LEQUEL SE DEVELOPPE LA GUERILLA EST DETERMINANT.	4
1.4 DEUX THEORIES DIFFERENTES PRECONISENT LA STRATEGIE DE LA GUERILLA.	6
2. LA GUERRE SOVIETIQUE EN AFGHANISTAN	7
2.1 LES SOVIETIQUES ENVAHISSENT L'AFGHANISTAN ET INSPIRENT IMMEDIATEMENT UN PHENOMENE DE REACTION VIOLENTE.	7
2.2 LE SYSTEME TRIBAL GARANTIT LE RECRUTEMENT DE PARTISANS ET LA PERENNITE DE LA GUERILLA.	8
2.3 LA CONTRE-INSURRECTION SOVIETIQUE EST BIEN MENEES, MAIS N'ATTEINT JAMAIS REELLEMENT LE COEUR DE LA RESISTANCE.	9
2.4 LA GUERILLA : PHASE MILITAIRE DE LA STRATEGIE INDIRECTE.	10

Introduction

L'usage des techniques de la guérilla remonte à des temps très anciens. On retrouve des traces de ces pratiques en Chine et en Egypte, de même les préceptes en sont décrits par un grand nombre d'historiens de l'antiquité.

Peut-on parler véritablement de *stratégie* de la guérilla, et qu'apporte-elle à la stratégie dans son ensemble ?

Les deux grands théoriciens de la stratégie du XIXème siècle, Clausewitz et Jomini, citent la guerre populaire dans leurs écrits. Pour Clausewitz, les détachements de partisans ne constituent qu'une force d'appoint au profit d'une armée régulière. Les guérillas menées en Espagne contre les troupes napoléoniennes peuvent être considérées, dans cette hypothèse, comme des forces de complément au profit des forces armées de Wellington. On leur attribue tout de même la mise hors de combat de 400 000 à 500 000 soldats français entre 1807 et 1812.

Au cours du XIXème siècle, de nombreux éléments armés s'opposent aux troupes coloniales dans différents pays, mais aucun ne réussit à empêcher l'expansion des nations européennes. Aussi le théâtre des opérations de guérilla reste-il marginal aux yeux des stratèges.

La situation est différente tout au long du XXème siècle. De nombreux pôles de résistance, en lutte contre les pouvoirs en place, connaissent le succès. Il n'est pas facile d'en déduire les règles qui permettraient de garantir la réussite d'une insurrection. En effet, les guérillas ou les guerres révolutionnaires ne justifient pas toujours à elles seules le renversement de structures dirigeantes, surtout quand celles-ci s'appuient sur des forces armées régulières.

On peut affirmer que la guérilla relève de la stratégie militaire dans la mesure où elle concerne l'usage de la force pour arracher une décision politique. C'est bien un art particulier d'organisation de la violence dans la conduite de la guerre, qui va au-delà d'une simple pratique et dépasse aussi le niveau tactique. Si elle apparaît souvent comme un élément déterminant de la victoire, elle mérite aussi son nom de « petite guerre » par le fait qu'elle n'en est pas le seul facteur. Elle participe à une stratégie plus globale.

L'étude des principes de la guérilla et de l'environnement dans lequel elle se développe permet d'en comprendre les enjeux. L'élaboration des théories de la guerre révolutionnaire ou de la stratégie indirecte apporte des éléments supplémentaires, validant le concept de *stratégie de la petite guerre*. Pour tenter de confronter cette analyse à la réalité, il sera ensuite intéressant de détailler l'exemple de l'insurrection afghane contre l'invasion soviétique. En effet, ces événements sont postérieurs à l'énoncé de la majeure partie des principes et théories sur la guérilla, qu'ils viennent confirmer.

* *
*

1. LA GUERRILLA : THEORIES ET PRATIQUES.

1.1 QU'APPELLE-T-ON GUERRILLA ?

Il paraît indispensable de préciser le vocabulaire utilisé, tant les termes employés sont nombreux et désignent des procédés et des concepts variés. Apparu dans la langue française vers 1834, le mot « guérilla » vient de l'espagnol « guerrilla » qui signifie *troupe de tirailleurs* et se traduit aussi par *troupe de partisans*. Cette étymologie est remise en cause par le *Grand Larousse* qui considère « guerrilla » comme le diminutif de « guerra » c'est-à-dire *petite guerre*. Ces deux définitions sont toujours d'actualité et se complètent plus qu'elles ne se contredisent.

De nos jours, le mot de guérilla est employé aussi bien lorsqu'on parle de guerre révolutionnaire ou guerre civile, que d'insurrection, émeute ou guérilla urbaine. « Elle se caractérise par le refus du combat frontal décisif, par l'emploi du harcèlement et de la surprise »¹. Sous ce terme se rangent de nombreuses activités militaires, de natures très différentes. Elles peuvent en effet s'inscrire dans le cadre d'une guerre populaire très sophistiquée pouvant déboucher sur une victoire militaire, ou bien correspondre à des actions de commandos lancées d'une frontière voisine, ou encore être des guérillas internes, embryonnaires, parfois chroniques. Les types en sont également très variés. Ce peut être par exemple les mouvements de libération nationale combattant une puissance coloniale, un agresseur ou un occupant étranger, mais aussi les luttes révolutionnaires internes, fondées sur des revendications sociales, ou même les luttes de mouvements minoritaires, ethniques ou religieux.

* * *

1.2 LES INSURRECTIONS DE NOTRE SIECLE PERMETTENT D'ENONCER QUELQUES PRINCIPES SUR LA GUERRILLA.

Bien qu'elles correspondent à des engagements de nature ou de type très divers, les guérillas ont fait l'objet, au cours des quarante dernières années, de codifications théoriques importantes. Elles ont donc été conduites avec une efficacité sans cesse accrue.

Ce sont les guerres révolutionnaires de notre siècle qui ont véritablement donné leurs lettres de noblesse aux concepts de guérilla. Il paraît naturel de commencer cette étude en cherchant les principales leçons qui peuvent en être tirées.

Il ressort tout d'abord que la réussite d'une insurrection reste très sensible aux facteurs de son environnement. Les conditions de son déclenchement doivent donc être aussi mûres que possible. Pour cela, la situation la plus favorable est la domination ou l'agression étrangère. Ensuite, un point essentiel préconise une infrastructure politique clandestine au sein de la population, relayée par une classe

¹ Gérard Chaliand, stratégie de la guérilla. idées/gallimard.

moyenne, c'est-à-dire par des cadres moyens. A partir de là, un mouvement pourra se développer en assurant son recrutement, et en garantissant ses sources de renseignements ainsi que sa logistique interne. C'est la théorie du *parti d'avant garde léniniste*, que Mao Ze Dong greffe sur la paysannerie. Ceci explique d'ailleurs l'adhésion au système léniniste de la plupart des mouvements nationalistes, simplement pour en imiter les structures.

Plus largement, en se basant sur les différents types de conflits populaires, il est possible d'élaborer une approche de la stratégie de l'insurrection, en précisant les points qui lui sont spécifiques. L'appui sur une large *base populaire* est ce qui les caractérise en tout premier lieu. Ce sera le rôle du groupe d'avant garde, composant l'infrastructure clandestine, d'assurer cette fonction en distillant le sentiment d'oppression et en recrutant des partisans. Il utilise éventuellement la terreur, de façon sélective. Ensuite, il faut s'assurer d'une capacité à entretenir une *guerre prolongée*. Il est rare qu'une tyrannie soit si impopulaire qu'elle suscite, de façon spontanée, une volonté de la part d'une large partie de la population de se battre jusqu'au bout. Cela a été le cas par exemple à Cuba et en Iran. Cette exigence implique donc la mise en place d'une véritable politique d'économie des forces. Or, les mouvements d'insurrection subissent de lourdes pertes dans les épreuves de force contre des armées régulières. La tactique militaire proprement dite doit donc toujours éviter l'épreuve frontale, tout en faisant alterner des phases défensives et offensives. Mener des opérations militaires exige de se garantir une certaine initiative, la tactique du *harcèlement* reste, en tout état de cause, le seul moyen de l'obtenir pour une force faible. Ces actions peuvent éventuellement compléter celles menées par une armée régulière, comme dans le cas d'une guerre révolutionnaire. L'objectif poursuivi est de déstabiliser l'adversaire en créant un sentiment *d'insécurité permanente*. Enfin, l'existence d'un *sanctuaire extérieur*, où les partisans sont en relative sécurité, est un atout supplémentaire, essentiellement diplomatique ou psychologique.

L'ensemble de ces facteurs n'est pas facile à mettre en oeuvre systématiquement. Relevons que les deux principes essentiels concernent l'intégration profonde du partisan au sein de la population et l'utilisation des techniques de harcèlement, qui interdisent tout engagement frontal. Les échecs répétés des mouvements d'insurrection sur le continent américain, par exemple, sont en grande partie dus au fait que ces mouvements n'avaient guère l'appui des populations.

* *

1.3 L'ENVIRONNEMENT DANS LEQUEL SE DEVELOPPE LA GUERILLA EST DETERMINANT.

L'analyse de la guérilla en tant que stratégie ne peut se résumer à l'étude des seuls procédés de mise en oeuvre. En effet, l'efficacité de ces différentes mesures dépend essentiellement du contexte dans lequel l'insurrection se développe. Les attitudes et les moyens sont alors très divers. S'il s'agit par exemple de troupes de partisans au service d'une *guerre de libération*, leur objectif est d'infliger des pertes à leur ennemi, pour créer une insécurité. Cette guérilla s'appuie sur le nationalisme des combattants, ceux-ci repoussent un envahisseur. En revanche dans le cas d'une guerre révolutionnaire, les guérilleros tentent de détruire la légitimité du

gouvernement en fonction, et d'établir un régime rival. Ils veulent se substituer au pouvoir en place, à leurs yeux corrompu. C'est typiquement le cas des mouvements recherchant une légitimité idéologique de type communiste ou religieux.

Il se trouve que l'environnement géostratégique au XXème siècle est propice aux soulèvements populaires, quelle que soit leur forme. « Ce n'est qu'à notre époque moderne que la guérilla est devenue l'arme reconnue des faibles, un symbole de notre temps, avec à son compte autant de succès que d'échecs »², déclare un spécialiste pakistanais. Notre époque a connu l'avènement du communisme. Cette idéologie forte a permis de légitimer de nombreuses révolutions avec quelques succès retentissants. De plus, la montée du nationalisme moderne a été favorisée par la faiblesse des empires coloniaux à la fin de la deuxième guerre mondiale. Les tentatives d'hégémonie japonaise et allemande ont en effet induit de véritables ruptures dans l'équilibre mondial. Les puissances occidentales sortent fragilisées de la deuxième guerre mondiale, car dépendantes d'une opinion publique qui perd peu à peu son esprit colonialiste. Ces deux facteurs ont rendu notre époque singulièrement sensible à l'émergence des conflits sous forme de guérilla, alors que les techniques ont été utilisées depuis la nuit des temps.

Plus précisément, il est possible de spécifier un mouvement d'insurrection à partir de trois caractéristiques : la première est le niveau de *ralliement des populations*. Il est difficile à évaluer réellement et connaît des fluctuations, mais reste l'élément déterminant qui permet au mouvement de durer. Ensuite, il y a *l'organisation du mouvement*, dépendant fortement de l'idéologie qui l'anime. Enfin, il faut bien sûr considérer *l'appareil militaire*. La conquête de la population est un levier puissant, qui demande une énergie considérable pour être menée à bien. L'organisation et la mise sur pied de l'outil militaire sont souvent le fait de chefs charismatiques, qui ont su trouver de l'aide à l'extérieur du pays. Une fois atteint le stade de l'infrastructure politique clandestine à grande échelle, l'éradication du mouvement insurrectionnel devient alors très problématique.

A ces caractéristiques viennent s'ajouter les manières de procéder de ces types de mouvements. Avant de pouvoir mener des opérations de guérilla proprement dite, les insurgés utilisent les armes psychologiques. Tous les moyens sont bons pour affaiblir le pouvoir en place ou l'envahisseur. Des campagnes de propagande peuvent être menées vis à vis de la communauté internationale, ou en interne vis à vis de la population, parfois de façon agressive. Il s'agit de donner une légitimité politique à l'action. Le but est bien de favoriser au maximum les conditions de l'insurrection armée, et compenser ainsi sa fragilité. Quelle que soit leur formation, les forces partisans restent en général d'une valeur militaire inférieure à celle d'une bonne troupe de métier. Aussi tout l'art des insurgés est de varier les phases de combat et celles de l'action politique proprement dite.

Les techniques de contre-guérilla précisent bien toute l'importance qu'il faut attacher à ces deux aspects. Elles préconisent en effet de commencer par isoler le partisan de son milieu avant d'engager toute action armée. Pour cela, il faut prendre en considération l'opinion publique et limiter son endoctrinement par les insurgés. C'est une des idées qui a été mise en oeuvre lors de la constitution des *hameaux stratégiques* ou villages protégés en Asie, dont le but était de « faire sortir de l'eau

² Eqbal Ahmed, guerre révolutionnaire et contre-insurrection.

tous les *petits poissons*, et les empêcher d'y retourner »³ déclare R.Thomson, prenant les théories de Mao Ze Dong à contre pied. Celui-ci justifiait son action par l'adhésion du peuple, dans lequel le partisan est comme un poisson dans l'eau.

* *

1.4 DEUX THEORIES DIFFERENTES PRECONISENT LA STRATEGIE DE LA GUERILLA.

Ainsi, comme l'ont largement démontré les événements depuis bientôt cinquante ans, il apparaît nettement que la guérilla s'impose à notre époque comme une composante majeure dans de nombreuses situations conflictuelles. A travers les écrits de Mao Ze Dong et du Général André Beaufre, il est possible de dégager de véritables théories sur cette stratégie de l'insurrection.

En dehors de tous les principes édictés, il est indéniable que les succès des *guerres révolutionnaires* menées en Chine et au Viêt-nam ont fortement contribué à promouvoir les concepts de la guérilla au XXème siècle. Le mérite revient à Mao Ze Dong d'avoir élaboré des textes essentiels sur la théorie de ce type de guerre, qu'il décrit comme un moyen militaire pour parvenir à renverser un régime politique. Il lui paraît indispensable de posséder un objectif politique désigné ainsi qu'un plan qui embrasse plusieurs phases stratégiques : la *concentration des forces*, la *manoeuvre* de contournement des forces adverses, la *conduite* des opérations militaires jusqu'aux *actions d'anéantissement*. La concentration des forces est préconisée comme la condition primordiale pour atteindre un objectif militaire. Dans le cadre de la *guerre révolutionnaire*, cette concentration est possible en imposant à l'adversaire différents types d'engagements : « La guerre populaire de partisans, d'une part, les forces principales de l'Armée rouge, d'autre part, sont les deux mains de l'homme. »⁴ La mobilité naturelle des partisans participe beaucoup à la manoeuvre de l'ensemble. Ainsi la véritable spécificité des *guerres révolutionnaires* repose sur une symbiose entre les unités de guérilla et celles de l'armée régulière.

Dans la deuxième moitié du XXème siècle, l'équilibre nucléaire et la période de décolonisation vont permettre le développement de ce que le Général André Beaufre appelle la *stratégie indirecte*. La première phase, appelée *conception de la manoeuvre extérieure*, fait appel aux procédés de dissuasion dans le but de paralyser l'adversaire. La seconde phase, ou encore *conception de la manoeuvre intérieure*, est plus militaire et concerne les principes de la guérilla. En effet, l'équilibre supérieur imposé par les grandes puissances et la fragilité apparente qui découle des fondements de la démocratie permettent l'expression de conflits latents. Aux cours de ces affrontements, les victoires sont parfois moins importantes que l'entretien de situations conflictuelles. Pour peu que la guérilla ait les moyens de durer, ce qui n'est pas sans poser de problèmes, sa mise en oeuvre favorise la lassitude chez l'adversaire. Les exemples ne manquent pas au cours des multiples guerres de décolonisation pour illustrer ce propos. Les partisans créent une situation intenable au point de vue de la sécurité. Les opinions publiques des nations occidentales jouent un rôle non négligeable. Ainsi en Algérie, au début des

³ Robert Thomson, les principes fondamentaux de la contre-insurrection.

⁴ Mao Ze Dong, Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine, Pékin.

années soixante, plus de 300 000 hommes étaient tenus en haleine par 30 000 sans que ceux-ci puissent évidemment prétendre à la victoire militaire.

L'étude des principes généraux conduit à définir la guérilla typiquement comme un conflit du faible au fort, au cours duquel une doctrine soigneusement entretenue permet de désigner ce fort comme l'opresseur du faible. Les procédés appliqués se révèlent particulièrement efficaces contre les démocraties qui semblent désarmées sur le plan idéologique. Ceci explique le développement exceptionnel de la guérilla au cours du XXème siècle. Ses pratiques restent néanmoins fragiles et délicates à mettre en oeuvre, aussi, pour en favoriser l'application, il est nécessaire de l'inclure dans une politique plus large. Elle peut constituer un outil idéal pour contourner l'immobilisme imposé par la dissuasion nucléaire, ainsi que toute autre dissuasion conventionnelle ou technologique. Elle s'inscrit alors dans une stratégie plus globale, et mérite de ce fait son appellation de « *petite guerre* ».

* *
*

2. LA GUERRE SOVIETIQUE EN AFGHANISTAN

Il est tentant de confronter ces quelques « préceptes » à des événements récents, pour essayer d'en vérifier l'application. De ce point de vue, la résistance menée en Afghanistan contre les troupes soviétiques est intéressante à plus d'un titre. Il est en effet possible, de retrouver à travers les faits et les stratégies mises en oeuvre, tous les principes fondamentaux de la guerre de partisans.

Cette guérilla s'est déroulée sur dix ans, de décembre 1979 jusqu'au mois de février 1989, et a permis de voir des rebelles faiblement armés et peu formés affronter sans complexe la formidable Armée rouge. Personne ne pouvait imaginer les forces soviétiques se heurtant à une résistance aussi tenace, alors qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de l'insurrection et de la contre-insurrection. L'influence de la communauté internationale et les suites données à ces années de combat apportent également des éclairages particuliers.

* *

2.1 LES SOVIETIQUES ENVAHISSENT L'AFGHANISTAN ET INSPIRENT IMMEDIATEMENT UN PHENOMENE DE REACTION VIOLENTE.

Aujourd'hui encore, il est difficile de comprendre ce qui a véritablement poussé l'URSS à s'engager le 24 décembre 1979 dans l'invasion de l'Afghanistan. La situation dans cette région, avant 1979, favorisait plutôt l'influence soviétique. Les américains avaient depuis longtemps renoncé à jouer un rôle important dans ce pays et étaient empêtrés dans leur différend avec l'Iran. Le gouvernement de Kaboul se déclarait ouvertement communiste d'obédience soviétique. Fait exceptionnel, il en était de même de son grand rival politique. A Kaboul, des conseillers soviétiques avaient pris en main l'Intérieur et le parti, et le 5 décembre 1978, les deux nations avaient signé un traité d'amitié.

L'argument largement répandu et soutenu par la diplomatie américaine, consistant à ne voir qu'un ultime épisode de la course aux mers chaudes, ne résiste

pas à une analyse géographique. Les déserts de la région du Reghistan au sud-est sont infranchissables. L'Inde d'ailleurs n'a pas condamné cette invasion qui, il est vrai, risquait de semer le trouble chez son grand rival : le Pakistan.

La seule raison valable reste peut-être celle avancée par les soviétiques eux-mêmes. Ils prétendaient venir protéger leurs ressortissants menacés par les musulmans. Plusieurs avaient été assassinés en mars 1979. Ils prennent la précaution de garantir la légitimité de leur action, puisqu'ils interviennent pour soutenir le gouvernement de Kaboul, et à sa demande. Celui-ci est déjà en butte à une opposition organisée par les Islamistes, à partir de bases au Pakistan. A cette époque, le pays subissait encore les effets du coup d'état communiste de 1978. Le risque était donc grand pour Moscou de perdre tous les bénéfices d'une patiente prise en main du pays, initiée depuis dix ans déjà.

La réaction ne s'est pas fait attendre. La qualité de combattant des Afghan-Patchous est légendaire : ils mettent un point d'honneur à défendre chaque pouce de terrain. Aussi, animée par une volonté farouche, la résistance afghane n'aura de cesse de jeter l'envahisseur au-delà des frontières. Leur motivation leur sert de programme politique.

* *

2.2 LE SYSTEME TRIBAL GARANTIT LE RECRUTEMENT DE PARTISANS ET LA PERENNITE DE LA GUERRILLA.

Les forces soviétiques trouvèrent en arrivant en Afghanistan une guerre civile. Elles avaient pour mission de la faire cesser au profit du camp de leur choix. S'agissant d'une insurrection rurale contre le pouvoir central, l'affrontement s'est transformé en guérilla, et la résistance s'est organisée à partir des régions montagneuses. Mais plutôt que « résistance », il faudrait parler « des résistances », tant celles-ci ont puisé leur variété dans les divergences ethniques.

Les forces des insurgés ont été estimées à 180 000 hommes armés, selon les sources les plus optimistes. Leur armement était essentiellement portatif, de faible capacité (les armes antiaériennes faisaient cruellement défaut, du moins au début) et elles connaissaient une pénurie chronique en munitions. Le niveau technique des combattants était faible et l'approvisionnement, depuis la frontière pakistanaise, extrêmement difficile et précaire.

Pourtant, malgré leurs faiblesses, les insurgés ont duré. Qu'en est-il alors des grands principes de la guérilla ? Que ce soit chez les Tadjiks au nord, ou les Pachtous installés de part et d'autre de la frontière pakistanaise, les traditions sont profondément ancrées et ont force de loi. Leurs structures tribales fortes ont empêché un regroupement des forces sous une même autorité, mais ont entretenu la volonté systématique de résistance à l'envahisseur. Les partisans étaient donc naturellement nombreux et bien intégrés à la population. De plus, les insurgés ont très vite utilisé le milieu naturel pour contrer l'invasion russe. A part quelques tentatives d'opérations d'envergure vouées à l'échec, l'opposition s'est organisée dans la montagne et a choisi ses objectifs minutieusement. Les attaques ont eu presque exclusivement pour cible les positions de l'armée gouvernementale, dont la désagrégation a grandement aidé la guérilla. Ainsi, à peu de frais, les résistants se procuraient renforts, armes, vivres et munitions.

Les motivations des combattants étaient fortes, renforcées par la foi musulmane. Cette détermination leur a permis de supporter des conditions de vie très dures, dont des périodes de disette. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'aide extérieure a tardé à être vraiment efficace. Les approvisionnements s'effectuaient à partir de la Chine et du Pakistan, dans des conditions difficiles. Ce n'est qu'à partir des années 1985-1986 que les armements sophistiqués firent leur apparition. Cependant, l'insurrection n'aurait sans doute pas pu durer sans cette aide.

Ainsi, tous les ingrédients existaient pour permettre le développement d'une guérilla : *intégration* naturelle du combattant dans la population, emploi systématique des techniques de *harcèlement*, *soutien extérieur* pour en garantir la pérennité. Elle a des atouts mais aussi des faiblesses. Cette résistance afghane avait tout pour durer, mais a entretenu jusqu'au bout une grande incertitude quant au déroulement final des opérations. Leur manque de cohésion a toujours constitué un handicap majeur.

* *

2.3 LA CONTRE-INSURRECTION SOVIETIQUE EST BIEN MENEÉE, MAIS N'ATTEINT JAMAIS REELLEMENT LE COEUR DE LA RESISTANCE.

Les soviétiques ont été beaucoup critiqués sur la qualité de leurs troupes. Elles participaient pourtant à un dispositif de contre-insurrection remarquablement organisé. Ces forces militaires n'étaient que la partie visible d'un ensemble de mesures d'une telle efficacité que Monsieur A. Chevalerias concluait ainsi un article en février 1988 : « Il est difficile de croire, dans ces conditions, que Moscou se prépare à retirer ses forces d'Afghanistan »⁵. Le retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan eut lieu un an plus tard.

Conçue autour de la puissance des blindés, l'Armée rouge ne constituait pas l'outil idéal pour vaincre la résistance afghane. Ce constat est d'autant plus vrai que le contingent était composé de Tadjiks au début, peu enclin à se battre, puis d'unités plus sûres, mais moins expérimentées au combat dans ces régions. Ce contingent était estimé à 100 000 ou 130 000 hommes selon les périodes. Cependant, la maîtrise du ciel a permis aux soviétiques de contrôler les principaux axes routiers, d'assurer la protection des bases aériennes ou terrestres et d'attaquer les positions des insurgés les plus agressifs. Cela a été possible malgré les missiles antiaériens SAM 7 ou Stinger.

Mais n'oubliant aucun principe de la guerre de contre-guérilla, les forces de Moscou ont porté l'accent sur l'aspect psychologique. De nombreuses actions ont été menées : largages de tracts, bombardements de villages hébergeant des médecins occidentaux, envois forcés d'enfants en URSS. Le KGB a cherché à soumettre le pays par « étapes psychologiques ». La *cohabitation* laissait le choix entre l'intérêt économique bien compris ou la terreur militaire. L'étape suivante, la *pénétration*, s'inscrivait dans une stratégie globale des services de renseignement. Elle consistait à infiltrer des agents de renseignement et des agents d'influence. Enfin, la *destruction ou l'assimilation* correspondait à un nettoyage militaire, quand la zone se révélait sans espoir.

⁵ Alain Chevalerias, Afghanistan : 8 ans de guerre. Revue de la Défense Nationale, 02/1988.

Cette stratégie portait d'autant plus ses fruits que le gouvernement officiel était l'allié des soviétiques. Ils pouvaient donc tenir avec un contingent relativement réduit. Ils avaient bien pris la mesure des faiblesses de l'insurrection afghane, et ont même réussi à obtenir la collaboration de certains chefs de tribu. Forts de l'expérience de la soumission des républiques musulmanes d'Union soviétique, sur plusieurs années, ils avaient confiance dans leurs procédés.

Il ne faut donc pas négliger l'action du contingent soviétique en Afghanistan, et attribuer sa défaite à une mauvaise évaluation de la situation. Contre les exactions commises par les troupes d'occupation, les partisans ont bénéficié d'un refuge naturel offert par la montagne et surtout d'un sanctuaire au Pakistan, que les Russes n'ont jamais osé attaquer.

* *

2.4 LA GUERILLA : PHASE MILITAIRE DE LA STRATEGIE INDIRECTE.

« Du fait de la *perestroïka* et de la détente entre l'Union soviétique et les Etats Unis, L'Armée rouge finit d'évacuer l'Afghanistan en février 1989,... » précise Yves Lacoste⁶. En effet, il n'est pas raisonnable de croire que l'Armée soviétique a été vaincue par les Afghans. Le revirement soviétique est dû à un changement de politique à Moscou, et non pas à l'évolution de la situation sur le terrain.

L'attitude des Etats Unis au long du conflit permet de mieux comprendre les enjeux stratégiques de cette guérilla. Les années 70, avec le Viêt-nam et la chute du Shah d'Iran, n'ont pas été favorables à la politique américaine. Le gouvernement US utilise tout d'abord l'invasion soviétique comme un prétexte pour relancer la guerre froide et obtenir des crédits militaires. Il force ainsi l'URSS à mener une guerre sur plusieurs fronts et à différents niveaux : il la neutralise d'abord économiquement et politiquement sur la scène internationale. Ce n'est qu'à partir des années 1985-1986 que les Etats Unis réalisent tout le parti qui peut être tiré sur le terrain par le pourrissement de la situation : ils fournissent de nombreux armements et entretiennent ainsi les combats. En butte à la guérilla sur le terrain et confronté à la relance de la guerre froide, l'empire soviétique n'a pas résisté.

En effet, le régime soviétique soumis à une nouvelle course aux armements n'a pas pu l'assurer. Il a été contraint de radicalement revoir ses positions sur la scène internationale. Il connaissait aussi des troubles internes, les manifestations de mères de soldats s'étaient par exemple multipliées. Fait nouveau, il ne pouvait plus négliger une opinion publique défavorable à l'invasion en Afghanistan. Il a été amené à adopter une attitude totalement différente, dont une des premières mesures fut le retrait du théâtre afghan.

Aujourd'hui la situation conflictuelle en Afghanistan s'enlise. Cela confirme l'idée que la résistance n'était pas capable d'assurer seule la réussite de l'insurrection. Elle a participé à un engagement beaucoup plus vaste, dont les enjeux stratégiques l'ont dépassée. Cette situation correspond bien à la stratégie indirecte décrite par le Général Beaufre.

* *

*

⁶ Yves Lacoste, dictionnaire de géopolitique, flammariion.

Conclusion

« La guerre de Cent Ans n'a été qu'une très longue guérilla dont l'événement final a été le miracle psychologique de Jeanne d'Arc ». ⁷ Ainsi, le XXème siècle n'a pas inventé la guérilla, mais il a largement contribué à la promouvoir en tant que stratégie. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il n'est pas de nation puissante qui n'ait été confrontée à ce type d'engagement, devant ensuite reconnaître ses erreurs d'appréciation. Non seulement les guerres de partisans ont été couronnées de succès en de multiples endroits, en Chine, à Cuba, ou même dernièrement au Zaïre, mais en plus cette stratégie a eu ses théoriciens.

La description de l'insurrection afghane confirme point par point l'analyse des principes de ces types d'affrontement, évoquée précédemment. Le niveau tactique d'une insurrection correspond à la mise en oeuvre des techniques de harcèlement. Ces guérillas ne se conçoivent que dans le cadre d'un véritable programme politique, et elles participent à une stratégie plus globale. Pour le Général Lucien Poirier certaines guerres de partisans se révèlent comme autant d'expédients qui permettraient aux Etats Unis et à l'Union soviétique de s'affronter et de mesurer ainsi leurs déterminations mutuelles. ⁸ Ce détournement du gel imposé par la bombe nucléaire correspond à un réel besoin de confrontation, et justifie pleinement le concept de stratégie indirecte. La guérilla apparaît donc comme un fait incontournable de la situation d'équilibre de notre époque.

Aujourd'hui, les leçons du passé nous invitent à ne pas sous estimer la capacité de nuisance d'éléments apparemment faibles. La situation internationale a été profondément modifiée lorsque l'équilibre entre les deux grands a été rompu, au profit de l'émergence des Etats Unis comme seule super puissance. Si l'idéologie communiste est battue en brèche à la suite de l'éclatement du bloc soviétique, l'autorité acquise par les Etats Unis n'est pas toujours bien supportée, comme l'ont montré les événements en Iran et en Irak. La quête du pouvoir a toujours été une constante de la nature humaine et les idéologies religieuses, nationalistes ou autres restent de puissants moteurs pour servir les ambitions de tel ou tel leader. Depuis le début des années 90, les situations conflictuelles à connotation religieuse ou ethnique se multiplient comme en Israël ou en Yougoslavie. La France n'est pas à l'abri de soulèvements de ce type. Les statuts de ses Territoires ou Départements d'Outre-Mer ou les accords de défense sont souvent soumis à critique par tel ou tel groupuscule. La pérennité de ces liens particuliers n'est jamais acquise, ils demandent à être en permanence défendus et réactualisés. Les événements du XXème siècle montrent l'efficacité d'une guérilla pour acquérir l'indépendance ou le pouvoir, dans le cadre d'un engagement du faible contre le fort. L'avenir ne semble pas favorable à l'apaisement des foyers de crise.

⁷ Général André Beaufre, La stratégie indirecte à l'ère nucléaire.

⁸ Général Lucien Poirier, Eléments pour une théorie de la crise.

Ce contexte fragile, caractérisé par la mondialisation des problèmes et par l'interaction systématique de nombreuses crises, devrait inviter les nations à engager une large réflexion concernant ces questions d'insurrection. Cette étude devrait porter sur les conditions modernes de la guérilla, pour en déduire une doctrine de contre guérilla. Les conclusions établies inciteraient alors à se doter de réels outils d'intervention en contre-guérilla, sous forme de troupes spécialisées ou de moyens psychologiques.

* *
 *
 *
 *

BIBLIOGRAPHIE

Gérard CHALIAND : *stratégie de la guérilla*. Idées/ Gallimard.

Gérard CHALIAND : *Anthologie mondiale de la stratégie*. Bouquins.

Gérard CHALIAND : *Remarques sur l'intervention soviétique en Afghanistan*.
Revue STRATEGIQUE n° 42, 1989, pages 5-9.

Yves LACOSTE *dictionnaire de géopolitique*. Afghanistan, page 51 à 56.
Flammmarion.

J.J. PUIG, Pascal CHAIGNEAU, J.F. CLEMENT : *Transfert d'armement et conflits locaux - le cas de la guérilla afghane*. Revue ETUDES POLIMOLOGIQUES n° 40, 1987, pages 57-146.

Jacques BARRAT : *La stratégie soviétique en Afghanistan : le retrait et le chaos*. Revue LE TRIMESTRE DU MONDE n° 2, 1989, pages 71-82.

Olivier ROY : *La stratégie soviétique en Afghanistan et ses limites*. Revue POLITIQUE ETRANGERE n°4, 1986, pages 871-882.

Richard SOLA : *Afghanistan : Histoire de la manipulation des élites*. REVUE DES DEUX MONDES n° 10, 1987, pages 97-105.

Alain CHEVALERIAS : *Afghanistan : huit ans de guerre*. Revue DEFENSE NATIONALE Février 1988, pages 89-107.

Michel POCHOY : *Afghanistan : sept ans de malheur*. Revue DEFENSE NATIONALE Février 1987, pages 85-103.

E. O'BALLANCE : *Afghanistan : le vent du changement*. Revue ASIAN DEFENCE Septembre 1986, pages 76-84.

D.C. ISBY : *Les spetznaz Afghanistan : les forces spéciales soviétiques en action*. Revue MILITARY TECHNOLOGY Octobre 1986, pages 136-139.

K.W. SHIM : *L'intégration de l'armée soviétique : la leçon de l'Afghanistan*. Mémoire Juin 1986, pages 1-97.